

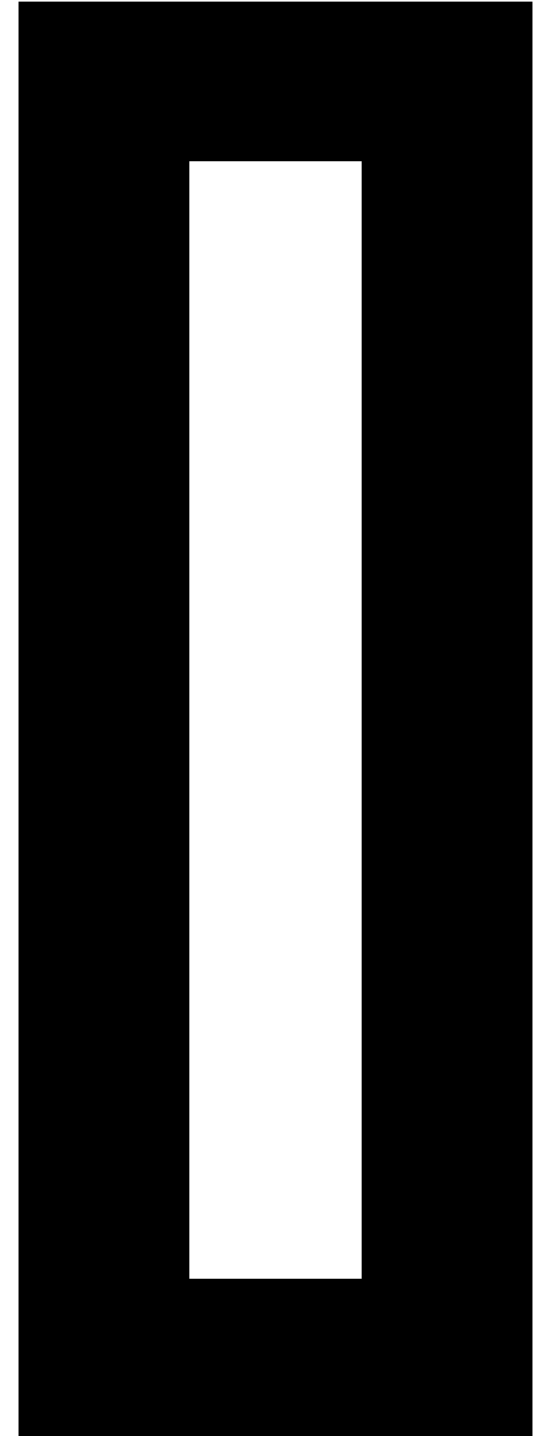


Melody Seiwert, *La lente mue des fleurs*, 2020, photographie numérique, 70 x 100 cm

CEAAC - CENTRE D'ART DOSSIER DE PRESSE

**DES HERBES FOLLES
RÉGIONALE 21
FÉVRIER* - 14.03.21**

* date communiquée ultérieurement,
selon l'évolution des directives
gouvernementales en vigueur.



Regionale 21

Depuis vingt-et-un ans, Regionale est le rendez-vous artistique de la fin d'année aux frontières de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Seul exemple de collaboration transfrontalière entre une vingtaine de lieux d'art contemporain, la manifestation réunit environ 250 artistes. Ces derniers, jeunes talents émergents ou artistes confirmés, sont issus de la scène locale et sélectionnés par une trentaine de commissaires. Regionale offre ainsi une occasion incomparable de découvrir la création contemporaine du territoire tri-rhénan.

11^{ème} édition à Strasbourg

En 2020, et pour ses onze ans dans la capitale européenne, l'évènement prend à Strasbourg la forme de deux expositions collectives regroupant des artistes suisses, allemands et français. Ils seront invités au CEAAC et au Garage COOP (Accélérateur de Particules).

Un format adapté à la pandémie

Pour accueillir le public en toute sécurité, la Regionale 21 s'adapte de part et d'autres des frontières.

À Strasbourg, les vernissages* seront accessibles sur inscription uniquement.

L'accès aux expositions se fera dans le respect des règles sanitaires (jauge limitée, gel hydroalcoolique à disposition, port du masque obligatoire), afin de garantir la sécurité de chacun.

* date communiquée ultérieurement,
selon les directives gouvernementales en vigueur.

Ci-contre: François Génot, *Clos sauvage (Armoise)*, 2017,
série de dessins à l'encre sur papier, 41,7 x 29,7 cm, et
impressions numérique sur papier jaune, 21 x 14,8 cm.



Armoise

Des herbes folles

Artistes

Elise Alloin
Stefan Auf der Maur
Marie Paule Bilger
Thomas Georg Blank & Işık Kaya
Mariann Blaser
Camille Brès
Mathilde Caylou
François Génot
Emmanuel Henninger
Anne Immelé
Mélody Seiwert

Commissariat: Viktoria von der Brüggen,
Directrice par intérim du CEAAC

Une exposition présentée au CEAAC
à partir du mois de janvier*,
et jusqu'au 14.03.21

Mer > Dim, de 14h à 18h
Sauf jours fériés

Visites commentées et ateliers
(sur réservation): public@ceaac.org

Contact presse: communication@ceaac.org

*date d'ouverture communiquée ultérieurement,
en fonction de l'évolution des directives gouvernementales.
Infos et renseignements: www.ceaac.org ou contact@ceaac.org

Elles passent souvent inaperçues et pourtant, elles sont omniprésentes.

D'une vitalité prodigieuse, les plantes sauvages se développent sans intervention humaine dans les habitats les plus divers. Elles se distinguent aussi des plantes cultivées par leur haut degré d'adaptation aux conditions environnementales les plus changeantes.

Si dans les prairies les graminées, herbes et fleurs sauvages nous enchantent par la richesse de leurs couleurs et de leurs formes, leurs parfums et leurs mouvements subtils, la grande résilience de ces organismes vivants se manifeste tout particulièrement dans un contexte urbain.

Ces herbes qu'on dit communément « mauvaises » sont en général pleines de ressources. Il s'agit le plus souvent d'êtres collectifs qui vagabondent, se nourrissent, se reproduisent et s'épanouissent, de la façon la plus surprenante qui soit, dans toutes sortes de microcosmes. Pour citer le poète américain Ralph Waldo Emerson : « Qu'est-ce donc qu'une mauvaise herbe, sinon une plante dont on n'a pas encore découvert les vertus ? »⁽¹⁾.

Quoi de plus pertinent alors que l'expression « herbes folles » pour désigner ces êtres vivants, car « folles » renvoie d'emblée à des sens aussi variés que « animées de mouvements irréguliers », ou « sauvages », autrement dit, non dominées par l'homme.

Cette exposition au CEAAC présente, dans le cadre de la 21ème édition de Regionale, un éventail d'approches artistiques fondées sur le potentiel biologique et l'expressivité poétique de cette végétation, qui sont en lien étroit avec des thématiques reflétant les relations complexes de l'homme à son environnement : mise en péril et destruction massive des écosystèmes et de la biodiversité, bouleversement des paysages, mais aussi vision de la nature comme lieu de retraite protecteur et fondement du bien-être physiologique.

(1) « *What is a weed? A plant whose virtues have not yet been discovered.* », in : Ralph Waldo Emerson, *Fortune of the Republic*, Cambridge, Riverside, 1879, p. 3.

Ci-dessous: Camille Brès, *Émilie éblouie par la lumière lorraine*, 2019, gouache sur papier, 70 x 70 cm



Elise Alloin

La notion de lieu ainsi que l'exploration de notre relation à la radioactivité occupent une large part de la démarche d'Elise Alloin depuis une dizaine d'années.

«Loin de me placer dans le rapport polémique qui règne autour de l'industrie nucléaire, je me réfère à la posture méditative adoptée par Jean-Jacques Rousseau sur les relations de l'homme à la nature développées dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*. (...) Cela produit à terme des œuvres questionnant poétiquement la possible ré-habitation de sites ionisés et notre relation à leur mutation.»

Propos de l'artiste, 2015

Dans son *Herbier entre Fessenheim*, l'artiste a sélectionné d'énormes spécimens de pissenlits, d'orties ou de consoudes officinales ayant colonisé la zone inhabitée et non cultivée entourant la centrale nucléaire alsacienne pour les reproduire, sur de l'organdi, grâce à la technique du cyanotype. L'herbier ainsi créé par Elise Alloin se déploie dans l'espace sous la forme d'une installation que le visiteur peut parcourir et qui l'invite à s'interroger, dans une atmosphère contemplative, sur sa propre relation à ce non-lieu constitué par le biotope entourant un site radioactif.

Dans sa série de photos figurant un site nucléaire désaffecté en Pologne, Elise Alloin témoigne d'une nature qui résiste au joug humain et à son potentiel altérant. L'artiste nous invite à poser notre regard sur ces espaces, situés près du lac de Zarnowiec au nord du pays, aménagés à l'époque soviétique pour y implanter une centrale. Les infrastructures quasiment achevées ayant finalement été laissées à l'abandon après l'accident de Tchernobyl en 1986 et la contestation populaire qui s'en est suivie en Pologne. Herbes, feuilles et mousses y reviennent timidement, la vie réaffectant l'espace...



De haut en bas: Elise Alloin, *Herbier entre Fessenheim* (détail), 2012-2013, cyanotypes, photogrammes recto verso sur organdi de coton, dimensions variables

Centrale nucléaire de Zarnowiec, Pologne, 2017, photographie numérique sur alu dibond

Stefan Auf der Maur

Dans sa série *Autocalypse*, Stefan Auf der Maur décrit un scénario fictif, dans lequel des champignons géants aux couleurs criardes poussent sur des épaves de voitures. L'artiste bâlois interroge ici non sans humour notre utilisation destructrice des ressources terrestres. Ce faisant, il s'appuie sur les contes et les mythes empruntés à notre mémoire collective et sur la thématique des ruines, expression du caractère vulnérable et éphémère de notre civilisation.

Combinant techniques de peinture et d'impression, Stefan Auf der Maur engendre des pièces uniques qui expriment, par la luminosité des tons colorés et la vigueur du geste, toute la spontanéité de ses idées picturales.

« Je peins ce qui fait partie de notre entourage habituel : la nature, mais aussi des choses construites par l'homme, des bâtiments, les ronds-points. Ce faisant, je recherche des traces d'interaction humaine avec l'environnement, avec la nature.

Je cherche à capturer l'essentiel sans me perdre dans les détails superflus. Je peins avec spontanéité et rapidité, généralement sans faire d'esquisse préalable. À travers cette approche libre et directe et le flou provoqué par des coups de pinceau rapides, un espace est créé, qui reste ouvert à de multiples interprétations.

Le format du tableau joue un rôle considérable: s'il y a lieu, j'emploie des canevas rectangulaires, ou alors des morceaux de bois, de métal aux formes irrégulières ou d'autres supports potentiels trouvés au rebut ou dans la rue, voire des sacs en plastique....»

Propos de l'artiste, 2020



Stefan Auf der Maur, *Autocalypse* (série), monotypes, huile sur papier, 42 x 35 cm



Marie-Paule Bilger

Fascinée par les jardins botaniques qu'elle a visités ces dernières années en Europe, Marie-Paule Bilger a entrepris une minutieuse recherche autour de la ruche artistique Motoco (MOre TO COme) à Mulhouse, où se situe son atelier. Ce bâtiment industriel réhabilité, qui abrite aujourd'hui plus d'une centaine d'artistes, fait partie de l'ancien complexe monumental de la société DMC. Sur ce site, les plantes rudérales semblent surgir de nulle part et manifestent partout leur capacité d'adaptation et leur exceptionnelle vigueur. L'artiste a choisi la technique classique de l'aquarelle pour reproduire, en couleurs, sa collecte de végétaux sur de grandes feuilles de papier. Ces arrangements ornementaux de mûres, d'orties ou de marguerites, semblent s'inspirer d'illustrations d'ouvrages de botanique.

Ce printemps, les fleurs sauvages ont pris une place centrale dans la pratique de Marie-Paule Bilger, avec sa série *Masques de fleurs*. Dans une mise en scène auto-ironique, l'artiste s'est masquée la bouche et le nez à l'aide d'arrangements de fleurs de son jardin, et a dissimulé ses yeux derrière une énorme paire de lunettes de soleil. La beauté rafraîchissante des plantes sauvages peut apparaître ici comme l'expression physique de la résilience de l'artiste face la pandémie, le signe de sa détermination à défier, par son énergie créatrice, le virus et le confinement de nos libertés.



Ci-dessus: Marie Paule Bilger, *Les Simples* (série), 2020, aquarelle sur papier, 100 x 69 cm
Ci-contre: Marie Paule Bilger, *Masque de fleur* (série), 2020, photographie numérique, 21 x 29,7 cm

Thomas Georg Blank & Işık Kaya

L'espace joue un rôle crucial dans la pratique d'Işık Kaya. Explorant les différentes façons dont les humains façonnent le paysage contemporain, sa démarche se concentre sur les traces d'infrastructures économiques pour examiner la dynamique du pouvoir dans les environnements bâtis. En encadrant exclusivement ses sujets par la nuit, elle accentue les qualités artificielles et étranges des paysages urbains.

Entre recherche et interprétations spéculatives, Thomas Blank explore comment les représentations spatiales et habituelles de l'imaginaire individuel et collectif affectent le monde dans lequel nous vivons et vice versa.

Ensemble, les deux artistes explorent actuellement le paysage étrange et magnifique de la Californie du Sud et capturent leurs découvertes et leurs observations avec un appareil photo, des objets et des mots.

L'œuvre *Second Nature* nous présente ainsi un curieux herbier de l'ère numérique en recensant ces palmiers, pins et sapins de Douglas factices, qui dissimulent les antennes-relais des réseaux de téléphonie mobile. Leur nombre ayant explosé au cours de la dernière décennie, les artistes ont ainsi pu localiser plus d'un millier de ces structures hybrides dans cette région. Apparaissant paradoxalement comme les plus naturelles des créatures, ces tours à l'allure végétale incarnent cette atmosphère américaine « disneyfiée », pour reprendre le néologisme de Jean Baudrillard, où la relation entre réalité et simulacre est en constante mutation.



Ci-dessus: Thomas Georg Blank & Işık Kaya, *Second Nature* (série), photographies numériques, 60 x 40 cm

Mariann Blaser

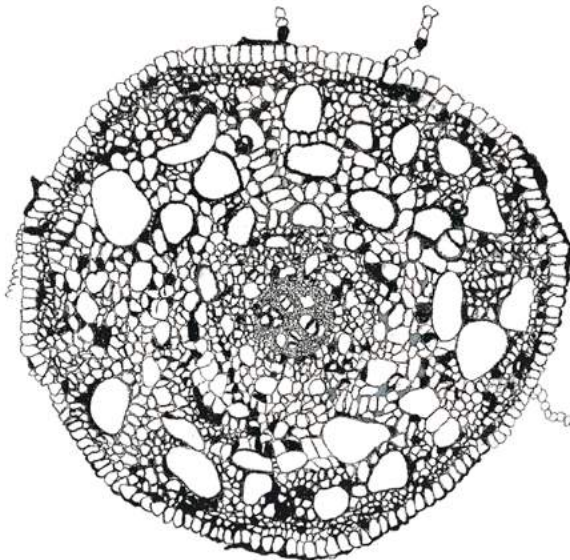
L'artiste suisse Mariann Blaser étudie les microstructures des fleurs au moyen de diverses techniques. S'intéressant en particulier à la structure géométrique quasi ornementale qui sous-tend leurs différentes parties constitutives, l'artiste travaille sur ces configurations aux formes abstraites, qu'elle emprunte à des schémas de coupes collectés sur Internet, en les soumettant à un long processus où interviennent différentes techniques du dessin et de la gravure.

Dans la série *Stem*, la coupe de la tige d'une fleur constitue ainsi le point de départ d'un travail immersif dans lequel une signature graphique individuelle se substitue lentement au modèle schématique initial.

« La nature, dans toutes ses manifestations, constitue une inspiration majeure de mon travail. Plus que des images réalistes, ce sont l'abstraction des formes, les structures de l'espace, l'équilibre ou le déséquilibre entre le plein et le vide, entre la surface et la ligne que j'explore.

(...) Les techniques d'impression telles que l'eau-forte, l'héliogravure, le gaufrage ou la typographie font partie intégrante de mon travail depuis de nombreuses années et y tiennent une place centrale. Récemment, c'est le cyanotype, qui m'inspire beaucoup. Cette couleur, ce bleu, il ne vous quitte plus, vous attire, vous séduit et vous pousse à continuer à expérimenter. »

Propos (traduit) de l'artiste, 2020



Ci-dessus: Mariann Blaser, *Gras (Herbe)*, 2020, cyanotype, 55 x 67 cm
Ci-contre: Mariann Bläser, *Stem 1*, 2020, technique mixte sur papier, 150 x 150 cm

Camille Brès

Le confinement strict institué en France au printemps 2020 a énormément restreint notre rayon d'action, mais, dans beaucoup de lieux, il a aussi aiguisé notre regard sur notre environnement immédiat comme sur la faune et la flore qui l'habitent.

Au cours de cette période, la peintre Camille Brès, installée à Strasbourg, a concentré son attention sur les fleurs sauvages qui ont brusquement surgi dans tous les recoins de la ville. Plaçant son objectif à leur hauteur, elle a commencé par photographier ces espèces qui se sont mises à pousser sur les trottoirs, le long des murs et des façades, sur des chantiers désaffectés et des friches industrielles.

À partir de ces clichés, elle a réalisé une première série de peintures dans son atelier, la famille des astéracées à fleurs jaunes avec ses multiples ramifications y jouant un rôle central. Se détachant des modèles photographiques au profit de la planéité du motif, des couleurs et des formes. L'artiste laisse alors figuration et abstraction s'entremêler dans des jeux réciproques sans cesse renouvelés.

« Je peins à l'huile sur toile ou à la gouache sur papier. Je peins d'après ce que j'observe dans mon atelier: L'espace, les outils, les objets, la plante verte. Je peins des autoportraits. (...) La peinture me permet, grâce à ses différents états, de créer l'illusion d'une unité, alors que je compose mes images avec des éléments provenant de sources diverses. Je prends les décisions de couleurs, de formes ou de traitements en peignant, un choix entraînant un autre. J'use de la matière picturale, de sa capacité à recouvrir, à voiler, à colorer, pour créer une unité artificielle.»

Propos de l'artiste, 2020

> Née en 1987, Camille Brès vit à Strasbourg.
www.camillebres.com

Camille Brès,
Touffe d'herbe devant graffiti,
2020, aquarelle et
gouache sur papier,
60 x 40 cm



Mathilde Caylou

La plasticienne Mathilde Caylou, qui vit et travaille dans le Kochersberg en Alsace, s'intéresse particulièrement à la terre, élément naturel fondamental.

Réalisée en septembre 2011, sa grande installation en verre, *Là où j'ai attrapé l'air*, marque le début de cette démarche artistique qui explore l'interaction entre homme et nature.

Cette œuvre a été inspirée par l'expérience physique immédiate du sol dans un champ fraîchement labouré. L'artiste a d'abord relevé les empreintes des mottes de terre pour en faire des moules. Dans ces derniers, elle a ensuite soufflé du verre, les reliefs prédéfinis par la terre étant alors déterminants pour la forme des soixante-dix pièces qui composent l'ensemble de l'installation.

Suspendues en une composition fluide, lumineuse et aérienne, flottant au-dessus du spectateur, elles expriment la vision que l'artiste a de la terre comme élément hautement vivant et énergisant.

Également présente au sein de l'exposition, la série photographique *Les Mottes* nous révèle, sur un mode plus documentaire, la topographie du territoire rural du Kochersberg où vit l'artiste. Les mottes y apparaissent dans toute la complexité de leurs stratifications et de leurs composants. Argile, calcaire, fragments végétaux s'y combinent en volumes sculpturaux, modèles en réduction de l'élément terre, cette riche matière en perpétuelle mutation dans laquelle les interventions humaines ont leur part.



François Génot

François Génot emprunte son attitude et l'élan de sa démarche à la résistance et à la prolifération du vivant. Il élabore un langage formel sensible et énergétique rythmé par l'expérience des lieux. Les déplacements, la collecte et une attention particulière aux matières, aux formes et aux phénomènes naturels nourrissent sa pratique. Son attention à la nature sauvage du quotidien qui habitent nos espaces anthropisés, lui ouvre des portes sur les mondes humains, animaux, végétaux ou minéraux, avec lesquels il tente de trouver de nouveaux modes de cohabitation et de partage.

Au-delà de leurs formes extérieures, les plantes sauvages fascinent aussi par la matière qui les constitue. Les plantes rudérales fournissent ainsi à François Génot de quoi confectionner ses outils de dessin et de peinture, lesquels peuvent aussi devenir des pièces autonomes.

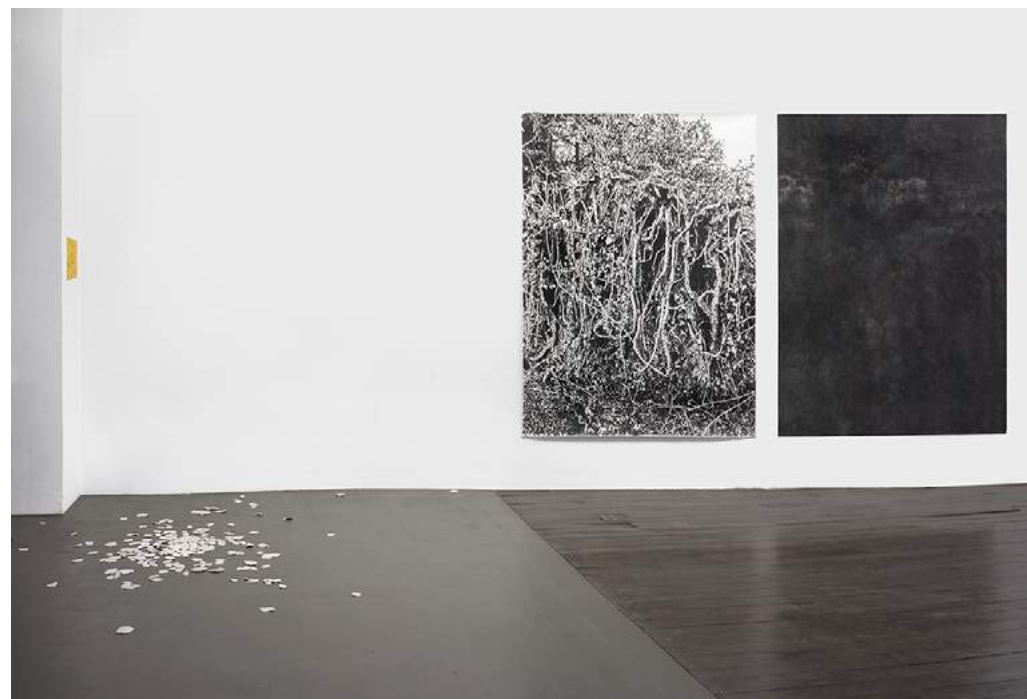
Depuis de nombreuses années, l'artiste fabrique lui-même son fusain à partir de branches et de brindilles de diverses espèces végétales, se dotant d'une véritable bibliothèque de plantes carbonisées. C'est avec des brindilles de lierre transformées en fusain que l'artiste a dessiné sa composition *L'Hôtel aux oiseaux*. Ce grand format nous projette dans l'enchevêtrement impénétrable d'un bosquet de lierre, tandis que l'application de la matière en traits larges, semble paradoxalement nous mettre à distance en donnant à l'ensemble un caractère presque abstrait.

Dans l'exposition, cette pièce forme un diptyque avec un monochrome noir de taille identique, réalisé *in situ* par l'artiste à l'aide du même matériau. Par des gestes lents et appuyés, François Génot a appliqué le fusain dont le rendu velouté interagit avec le grain du mur, créant une forme plus radicale à partir de cette matière organique.

Les sèves comptent aussi parmi les matières premières végétales que l'artiste réinventent en outil plastique. Il se sert ainsi de la sève jaune de la chélidoïne, autrefois utilisée comme remède contre les verrues, pour peindre un monochrome d'un jaune orangé rayonnant, à la structure dynamique, dont le titre, *Grande Éclaire*, renvoie à un autre nom vernaculaire de la plante.

Enfin, dans *Ronces*, François Génot utilise des feuilles de mûriers sauvages, l'un des végétaux les plus résistants qui soit, capable de défier de grandes sécheresses et de se multiplier sans cesse grâce à ses rejets qui s'enracinent dans le sol. Immergées dans du kaolin liquide, les feuilles se métamorphosent en fragiles porcelaines, tout en disparaissant elles-mêmes à la cuisson.

Ci-dessous (de gauche à droite): François Génot, *Ronces*, 2008, 100 feuilles de ronces fac-similés en faïence fine 960°C
Grande Éclaire, 2020, jus de chélidoïne sur papier, 22 x 14 cm
L'hôtel aux oiseaux n°2, 2020, fusain de lierre sur papier, 200 x 150 cm
Lierre, 2020, intervention murale, 200 x 150 cm



Emmanuel Henninger

« Engagé dans une pratique du dessin contemporain que je réalise principalement à l'encre de Chine, je m'intéresse à l'iconographie du paysage, entre paysages hérités et néo-formés.

Inspiré et souvent immergé dans des contextes naturels, je les représente de manière frontale et immersive selon une double approche qui oscille entre la vision romantique d'une nature préservée à la vision critique d'un écosystème transformé par l'activité humaine.

Cette pratique trouve ses motifs auprès des territoires proches ou lointains que j'ai pu traverser.

Il s'agit surtout de questionner les rapports que nous entretenons avec notre environnement et le vivant. D'interroger notre vision du paysage entre standardisation, effacement ou oubli et de réfléchir à l'attachement que nous pouvons connaître, en tant que contemporains, à l'égard de milieux pas ou peu anthropisés. »

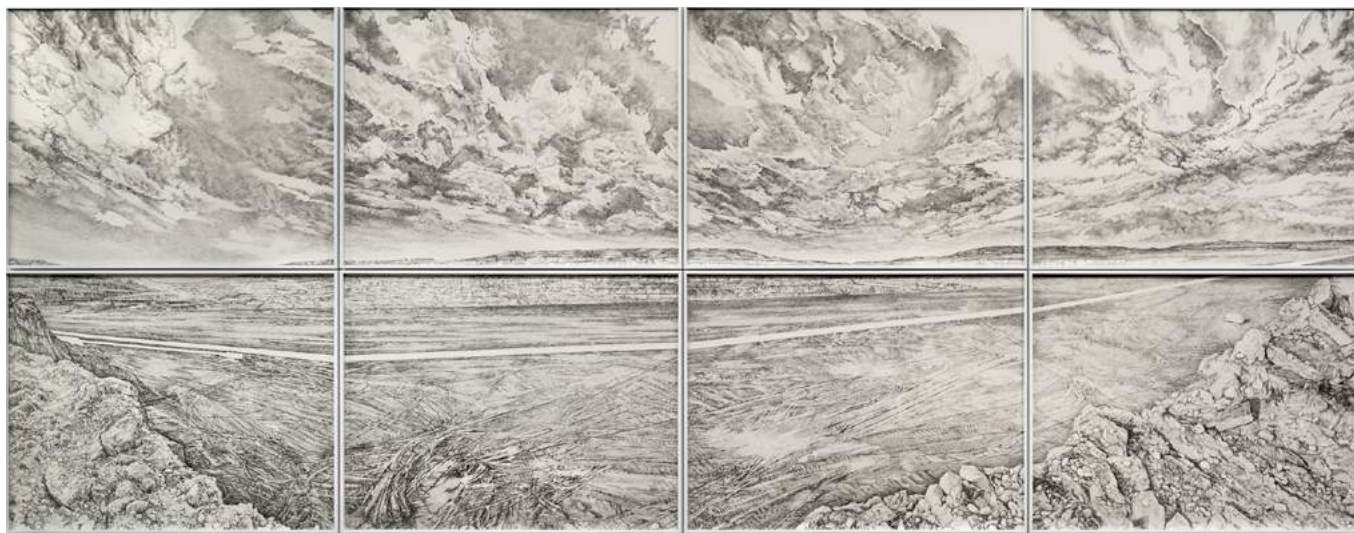
Propos de l'artiste, 2020

Depuis deux ans, l'artiste collecte les motifs témoignant des modes d'exploitation des ressources naturelles en France et en Allemagne. Son dessin intitulé *Open Pit Mine* nous présente, avec un souci du détail proche de la miniature, les excavations aux dimensions pharaoniques opérées dans la mine à ciel ouvert de Hambach, en Rhénanie-du-Nord-Westphalie. Ce qui, à première vue, semble être un vaste canyon rocheux, se révèle être un territoire dépourvu de toute végétation, son sol et sa géologie ayant été réduits à néant par de monstrueuses excavatrices, afin d'atteindre les couches profondes de lignite génératrices de profits.

La ligne blanche qui parcourt de part en part ce

polyptique apparaît comme la signature de cette intrusion désastreuse dans notre environnement. La mine, plus grand site d'extraction de lignite d'Europe centrale, responsable à lui seul d'une grande partie des émissions de CO² de l'Allemagne, est exploitée au détriment de l'une des dernières forêts primaires d'Allemagne, celle de Hambach. Une petite réserve de zone boisée a pu être sauvée grâce à l'occupation obstinée, depuis plusieurs années, de militants écologistes.

Dans ses carnets de croquis, l'artiste a multiplié les dessins qui saisissent les divers aspects de ce territoire forestier, situé juste en face de la zone d'extraction du charbon. Des perspectives plus amples y alternent avec des vues fragmentaires de plantes poussant librement et communiquant entre elles. Par l'appropriation lente et immersive de ces motifs, l'artiste exprime son respect et son admiration pour cette nature impressionnante, qu'il nous incombe de protéger.



Emmanuel Henninger, *Open Pit Mine*, 2020, encre de Chine sur papier Arches satiné, ensemble de huit dessins, 56 x 77 cm chacun, 112 x 308 l'ensemble (sans cadres)

Anne Immelé

Les photographies d'Anne Immelé interrogent notre rapport au territoire dans ses multiples dimensions : géographique, humaine, sociale mais aussi mémorielle et poétique.

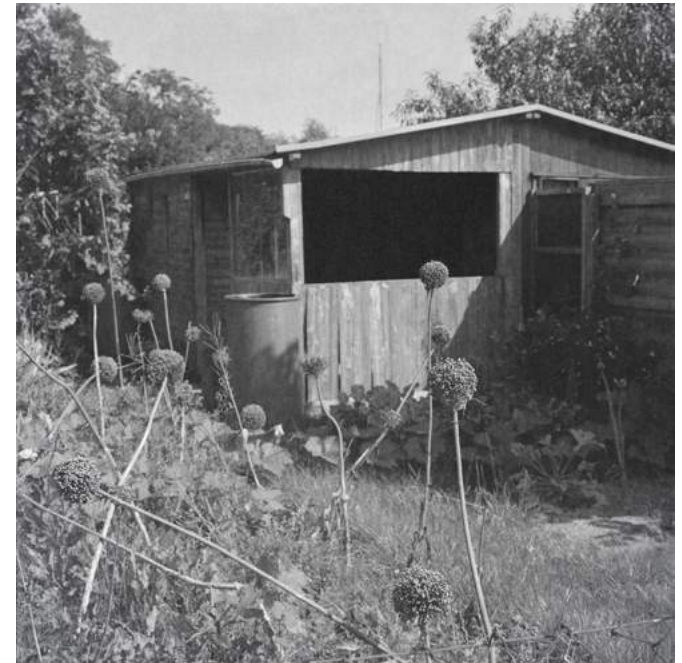
C'est à travers l'édition et l'accrochage que ses images entrent en dialogue les unes avec les autres, créant un terrain de confrontation.

Anne Immelé expérimente des rapprochements, montrant simultanément des visages et des vues de lieux chargés de nos mémoires individuelles ou collectives. Par ce moyen, elle renouvelle un questionnement sur le vivre ensemble et sur le partage d'une expérience commune.

Visible dans l'exposition, la série *Les Jardins du Riesthal* témoigne d'un vivre ensemble particulier, entre l'humain et le végétal, en suivant l'évolution d'un jardin familial. Au fil des années, la parcelle s'est ainsi muée d'un terrain nu en un habitat accueillant une riche variété de plantes.

Le collectif en charge de la parcelle numéro 100, réunissant l'artiste, sa famille et ses amis, a laissé la nature libre d'agir et a ainsi permis aux plantes vagabondes et sauvages de revenir cohabiter avec les espèces cultivées.

En résulte un jardin vivant, perpétuellement en mouvement, manifeste de la réalité sensible et d'une entente respectueuse avec le règne végétal.



Anne Immelé, *Parcelle n°100*,
Les jardins du Riesthal, série en cours,
photographies argentiques, 25 x 25 cm chacune

Melody Seiwert

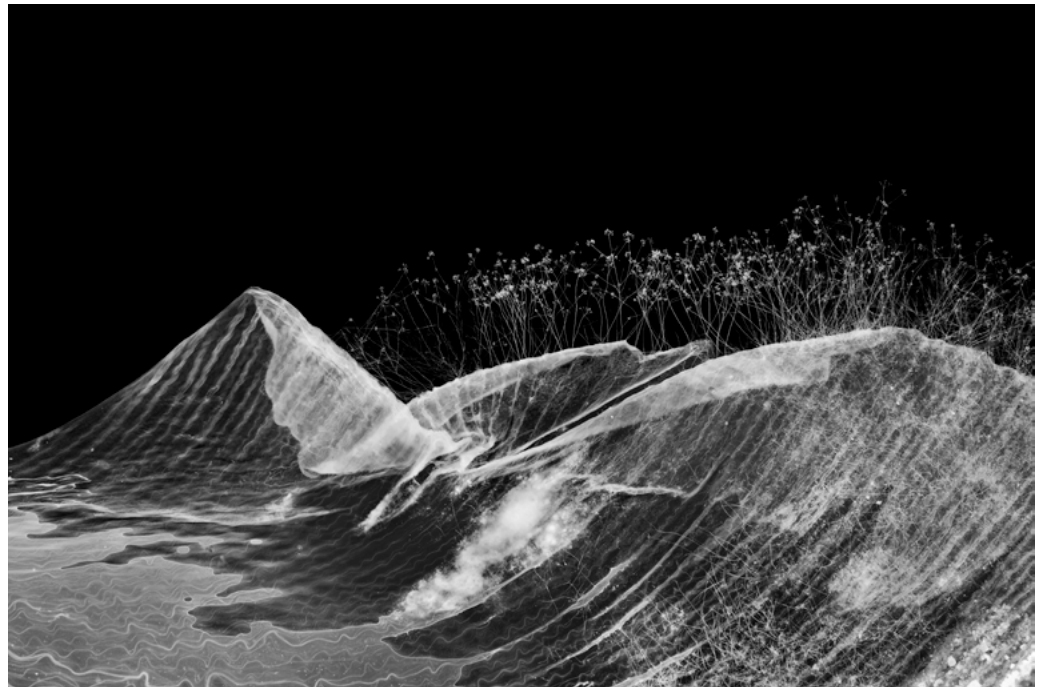
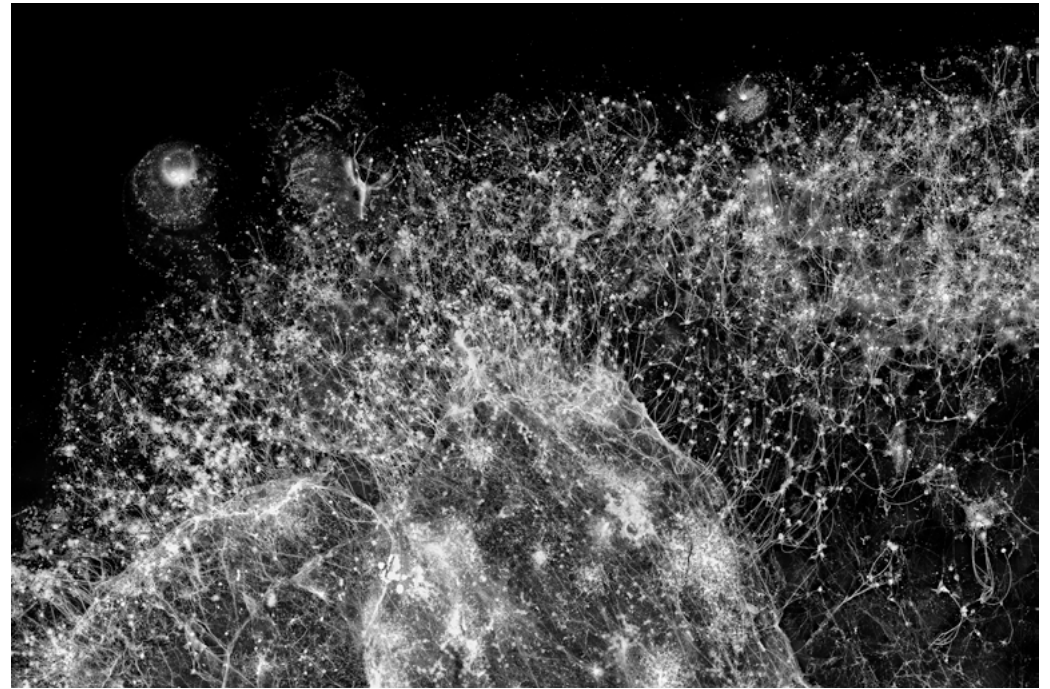
Photographe plasticienne, Mélody Seiwert développe depuis les années 80 un travail photographique protéiforme, sondant le monde aux confins du réel et de l'invisible en questionnant l'impermanence de l'existence. L'infinie métamorphose, manifestation continue de la vie, est la sève de son travail.

Il y a six ans, Mélody Seiwert plonge dans l'univers végétal. La fleur y est sujet, mais aussi un matériau qu'elle étudie sous toutes ses formes. Ses recherches ont abouti à plusieurs séries évolutives. Emmerveillée par le pouvoir de la nature qui « transmue le flétri ou le pourri en merveilles » comme l'évoque Zhuangzi, un des pères du taoïsme, elle explore aujourd'hui, le micro-monde végétal en putrescence.

Elle nous révèle l'univers prodigieux des micro-organismes qui resurgissent des éléments morts. Toutes liées en elles, ces bactéries ou champignons sont les acteurs principaux d'une image en constante mutation, évoquant aussi bien les herbes folles que des contrées galactiques ou des paysages imaginaires aux confins du réel.

Ci-contre: Melody Seiwert, *De l'infime à l'infini* (série), 2018, photographies numériques contre-collées sur aluminium, 60 x 90 cm

Née en 1960, Melody Seiwert vit à Strasbourg.
www.melodyseiwert.com



Centre Européen
d'Actions Artistiques
Contemporaines

7 rue de l'Abreuvoir / Strasbourg
+33 (0)3 88 25 69 70
www.ceaac.org

Mer > Dim : 14h > 18h
Fermé les jours fériés

Entrée libre

Visites commentées et accueil scolaire
sur réservation : public@ceaac.org

Contact presse :
communication@ceaac.org

Le CEAAC

Fondé en 1987, le Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines (CEAAC) a pour vocation de développer l'art contemporain, du soutien à la création à sa diffusion.

Dès ses débuts, le CEAAC a ainsi contribué à l'installation de nombreuses oeuvres dans l'espace public. Son expertise dans ce domaine est reconnue par les collectivités territoriales.

Depuis son inauguration en 1993, le Centre d'art du CEAAC à Strasbourg est devenu l'outil essentiel de son rayonnement régional et international. Conçu comme un lieu d'exposition et d'expérimentation, il entretient des rapports privilégiés avec la création artistique vivante.

Créés il y a plus de vingt ans, les échanges internationaux du CEAAC permettent la rencontre de différentes scènes artistiques, par l'accueil et l'envoi régulier d'artistes en résidence au sein d'un vaste réseau de partenaires. Au sein du Centre d'art, l'Espace International permet de témoigner et de partager les expériences des artistes bénéficiant de ces programmes.

Poursuivant un idéal de démocratisation de l'accès à la culture, la médiation constitue également un pan essentiel des actions du CEAAC. Des visites accompagnées d'ateliers sont organisées pour les publics scolaires et l'équipe pédagogique du CEAAC accueille également les autres publics souhaitant bénéficier d'un accompagnement dans la découverte de l'art contemporain.

Enfin, le CEAAC est aussi éditeur (catalogues d'exposition, livres d'artistes, publications liées à des projets d'installations hors-les-murs, etc.), prolongeant ainsi le travail de sensibilisation et de diffusion de l'art contemporain.

C
E
A
A
C



Regionale 21

